

ÉTIENNE DE MONTETY

**LA ROUTE  
DU SALUT**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

THIERRY MAULNIER, *biographie*, Julliard, 1994.

SALUT À KLÉBER HAEDENS, *essai*, Grasset, 1996.

HONORÉ D'ESTIENNE D'ORVES, UN HÉROS FRANÇAIS, *biographie*, Perrin, 2001.

NOTRE HISTOIRE, *conversation entre Hélié de Saint-Marc et August von Kageneck*, Perrin-Les Arènes, 2002.

DES HOMMES IRRÉGULIERS, *essai*, Perrin, 2006.

L'ARTICLE DE LA MORT, *roman*, Gallimard, 2009.

## LA ROUTE DU SALUT



ÉTIENNE DE MONTETY

LA ROUTE  
DU SALUT

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

*À mon père.*





Contre la plèbe, je conduis mon coursier au combat, en m'élançant vers lui,

Ô Seigneur fais que mon trépas survienne, non pas sur un catafalque aux vertes broderies,

Mais que ma tombe soit la panse d'un vautour charognard faisant la sieste, haut perché.

Que je meure en martyr au sein d'une escouade tremblante, attaqué au creux d'un défilé.

Tel un des preux de Chaybane unis par la crainte de Dieu lorsqu'ils mènent l'assaut,

S'ils quittent le monde, ils quitteront le mal, pour rencontrer ce que le Coran a promis.

AL TIRRIMAH

Notre héros avait bien senti qu'il se jetait dans une action qui, pendant toute sa vie, pourrait être pour lui un sujet de reproches ou du moins d'imputations calomnieuses.

STENDHAL



Les moteurs dégageaient une forte odeur de gas-oil. Devant la gare routière où d'ordinaire stationnaient les autocars de la Transmont, une dizaine de camions, des Skania, des Mercedes venus d'Allemagne, des Tam sortis des usines de Maribor, manœuvraient dans la poussière. Ils étaient chargés de gros fûts d'arbres qu'ils allaient convoier jusqu'à Split ou Rijeka. Si tout se passait bien, Inch Allah, ils reviendraient avec un chargement de nourriture et de médicaments. Mais quand? Dans une semaine? Dans un mois?

À une terrasse de bar, les chauffeurs prenaient un dernier café et, comme un rituel, versaient du sucre en abondance dans le djezva, un petit pot de cuivre qui contenait un épais breuvage. Parmi eux se trouvait Husejin. Avant la guerre, Husejin était forestier dans les massifs qui dominent le village, au cœur de la Bosnie. C'était un fort gaillard avec un visage percé de petits yeux rieurs. On disait qu'à la ferme de ses parents, il soulevait les charrettes à main nue quand il fallait changer une roue. Ses mains calleuses en avaient empoigné, des volants pour conduire les camions chargés de bois. Il s'acquittait de sa tâche sans

un mot mais ses yeux semblaient signifier qu'il s'amusaient de tout. Il connaissait comme sa poche chaque chemin, chaque nouvelle clairière formée par les coupes. Il ne comptait plus les allées et venues quotidiennes, à convoier les hommes et le bois.

La guerre avait tout changé. Les Serbes étaient aux portes de la ville. Ils avaient même envoyé quelques obus sur les premières maisons du faubourg. Ils avaient touché une bâtisse en bois peinte en rose, avec une balustrade blanche, entourée d'un vaste parking. L'enseigne indiquait « diskoteka », mais toute la ville savait que c'est là que les soldats trouvaient de l'alcool et des filles. Sa destruction avait ému certains hommes, fait sourire d'autres et contenté les épouses. Il fut tout de même décidé une offensive pour repousser les Serbes et mettre la ville hors de portée de leurs mortiers.

Les tchetniks tenaient la route qui menait à Sarajevo. Husejin avait donc retrouvé le chemin de la montagne, celui que les Bosniaques empruntaient depuis la nuit des temps pour échapper aux contrôles des Turcs ou des troupes allemandes. Des sentiers de contrebandiers, jamais mentionnés sur les cartes. Ils partaient des faubourgs de la ville, invitant à d'innocentes promenades. Ils traversaient la rivière, la Drinjaca, sur un pont en bois, fait de traverses de chemins de fer, se glissaient parfois entre deux pans de montagne, et montaient, montaient toujours vers le sommet. Les hommes avaient passé des journées entières à les rendre carrossables. Par cette piste, on évitait les routes et les barrages. Aux enfants qui demandaient où elle menait, on répondait qu'elle allait jusqu'à la mer. Elle permettait de gagner la Croatie. Le grand-père d'Husejin l'avait empruntée avant lui, pour échapper aux Allemands,

et il l'avait souvent emmené en balade, quand il était gamin. « Si tu hésites entre deux chemins, prends le plus escarpé, celui qui monte, c'est le bon », lui répétait-il.

Husejin y songeait chaque fois qu'il empruntait le chemin pierreux et malcommode, qui prenait à la sortie de la ville. À cet endroit, il ne dépassait pas les quinze à l'heure, n'en finissait pas de rétrograder et la boîte de vitesses souffrait. L'hiver, les roues patinaient, creusant de larges ornières qu'il faudrait combler l'été suivant. La route était raide. Elle menait à Milankovici. Sur le bord du chemin stationnaient les gros LKT, les tracteurs forestiers, les seuls capables de tirer les camions embourbés.

Le checkpoint de Milankovici était tenu par les soldats de la Forpronu, qui vérifiaient les feuilles de mission avec décontraction et bonne humeur. L'hiver, quand la voie était impraticable, ils prêtaient main-forte aux routiers pour hisser les camions au sommet de la pente. Husejin se souvenait de ce Casque bleu qui, venant de harnacher un camion à son énorme engin blindé, brandissait une hache en criant au chauffeur : « Si tu m'entraînes dans la pente, tchac ! Je coupe la corde ! »

À cet endroit, la route était si escarpée que les véhicules progressaient au pas d'un homme. Les camions fumaient, les pneus gémissaient. Quand ils revenaient de Split, chargés de palettes de nourriture ou de médicaments, montant la piste avec peine, ils étaient pris d'assaut par les jeunes du village. Juchés sur les arbres, ceux-ci attendaient les véhicules, et choisissaient souvent le dernier. Ils sautaient sur la plate-forme, arrachaient les bâches et jetaient à la va-vite la marchandise dans les fossés. C'était leur façon de percevoir un droit de péage. Lors de son dernier convoi, Husejin avait entendu leurs cris de joie quand ils avaient

ouvert les cartons. Des emballages éventrés sortait une gelée rouge en sachets : « Djem! Djem! » De la confiture? Les petits cons! C'était du plasma pour l'hôpital de Tuzla.

Près de Visoko, un obstacle s'élevait sur la route. Non pas des congères, non pas un rocher tombé au beau milieu. Les Serbes. À certains endroits, la ligne qu'ils tenaient était à moins de cinq cents mètres de la route. Quand ça leur prenait, ils ouvraient le feu sur les camions, sans sommation. Juste pour le carton. Le mois dernier, un chauffeur avait été tué d'une balle. Depuis, les routiers étaient obligés de traverser cette portion de route à la nuit tombée, tous feux éteints, ou alors au petit matin, quand le brouillard empêchait les assaillants de tirer.

D'autres péripéties attendaient les chauffeurs. Quelques semaines plus tôt, à Novi Travnik, un convoi avait été attaqué par des femmes de la ville. Elles avaient arrêté les camions aux cris de « Tout le monde a besoin de nourriture! ». Pourquoi les vivres et les médicaments allaient forcément à Tuzla? Fallait-il habiter dans une enclave pour être secouru? Les chauffeurs avaient pris leur attitude avec désinvolture : un caprice féminin; ça leur passerait. Ils avaient tort. La situation était sérieuse. Craignant pour la vie de leurs enfants, celles-ci étaient devenues des louves, prêtes à tout. Elles s'étaient emparées de manches de pioche, de fourches, de pelles, et avaient molesté les conducteurs, avant d'entreprendre le pillage des camions. L'affaire avait été connue parce que des journalistes occidentaux se trouvaient dans le convoi; certains avaient été frappés.

Aux checkpoints contrôlés par l'armée croate, on perdait forcément du temps. Des heures à détailler la feuille de route, les papiers du véhicule, à vérifier l'identité des

chauffeurs, inspecter le chargement. « Déchargez », « rechargez ». Si le chef de poste avait mal dormi, s'il était pris de migraine, ou s'il était contrarié par la défaite de son club de foot fétiche, il pouvait immobiliser le convoi pendant une journée. Les protestations des chauffeurs n'y faisaient rien. Husejin se souvenait de l'un d'eux, un petit homme au teint jaune dans son uniforme de factionnaire zélé. Il l'aurait volontiers écrasé entre deux troncs d'arbre : l'idiot refusait de lui délivrer le précieux tampon qui lui aurait permis de repartir. Il avait été déjeuner, laissant à son adjoint le soin de répondre comme une machine : « Plus tard. » Husejin avait perdu la petite lueur d'amusement qui d'habitude dansait au fond de ses yeux. Pour se calmer, il était sorti du bureau fumer une cigarette. À la première bouffée, il avait senti la fumée âcre descendre dans sa gorge ; déjà il était mieux. Il était remonté dans sa cabine, avait allumé son autoradio, mis une cassette de son groupe rock préféré, en attendant que l'homme au visage de cire revienne. La patience est la vertu du croyant. Mais Husejin était énervé. « Bacilaje sve niz rijeku », « Elle a tout jeté dans la rivière »... chantait Davorin Popovic, le leader d'Indexi...

Quand il reprendrait la route, Husejin emprunterait la rare partie du parcours qui se faisait sur une route goudronnée. Le long de la Neretva, aucun sniper serbe, aucun barrage croate, aucun pillage n'était à craindre. Du vrai tourisme. Il pourrait s'arrêter dans un village, peut-être même prendre un repas. Ça le changerait des conserves. Ensuite, il faudrait contourner Mostar, en empruntant des chemins de montagne, enneigés l'hiver, mais en cette saison dégagés ; la route était même superbe, taillée le long de parois rocheuses sur lesquelles le vent

avait dessiné de longs traits horizontaux. Husejin se disait que ces paysages ressemblaient à ceux des westerns qu'il voyait à la télévision lorsqu'il était enfant. Des canyons, des cours d'eau, du soleil éblouissant sur la roche blanche. Où étaient les Indiens ?

Pourquoi fallait-il alors que les soldats du checkpoint de Ljubuski fussent les plus tatillons ? La fin du chemin était en vue, la côte dalmate toute proche et les nerfs des chauffeurs à vif. Un jour, alors qu'un soldat lui répétait pour la dixième fois : « Plus tard », sans jeter ne serait-ce qu'un œil sur le document qu'il lui tendait, Emir, l'homme tranquille du convoi, celui qui prenait tout avec flegme, Emir lui avait lancé son poing dans la figure ; comme ça, sans crier gare ; pour se défouler. Des soldats étaient accourus pour protéger leur camarade ; ils s'étaient jetés sur Emir, le rossant avec la crosse de leurs fusils. Les chauffeurs avaient formé un cercle pour protéger leur collègue. Les coups avaient plu, et les insultes. On parlait la même langue, on connaissait les mêmes jurons, on mettait en cause l'honneur des mères, des pères, des sœurs, avec de la hargne dans la voix.

Et puis Husejin reprenait la route. En Herzégovine, la route sentait les fleurs de tamarin, les fruits gorgés de sucre et le thym. Soudain ce pays revendiquait sa parenté avec la Méditerranée. La guerre était loin, derrière la montagne. C'était à peine croyable. Quand Husejin reviendrait-il sur la place de son village, plantée de saules pleureurs ? Après combien de pannes, de vexations, de tronçons rendus impraticables par une météo exécrationnelle ? Dans un mois, dans trois mois ?

Il pensait à Selma et à Ediba, sa mère et sa sœur. Depuis la mort du père, c'est lui qui veillait sur elles. Selma avait



connu l'autre guerre, l'occupation allemande, les privations, les arrestations et, depuis le début de la guerre contre les Serbes, elle endurait tout sans une plainte. Une seule fois, il l'avait vue pleurer. C'était pendant la période où la guerre contre les Croates avait entraîné la fermeture de la route. Pendant des semaines, la Bosnie avait souffert de la faim, à en crever. Dans les villages, on se nourrissait d'une maigre soupe à l'oseille et de pain de laitue. Quand la paix était revenue, Husejin l'avait remarqué à un détail : devant chez Selma, flottait à nouveau une douce odeur de cuisine, de viande qui mijote et de pain chaud : la vie avait repris.

Selma et Ediba ne se plaignaient pas. Husejin se disait que, quand la guerre serait finie, il partirait avec elles. En Allemagne, en France, en Italie, qu'importe ; quelque part où elles puissent vivre en paix. Ediba se marierait. Selma vieillirait entourée de petits-enfants. Ce serait le bonheur. Tiens, un mot qu'on n'utilisait plus guère en Bosnie.

Mais en attendant, il fallait aller au bout, jusqu'à Split, jusqu'à la mer. Il fallait vaincre cette piste, qui serpentait dans le pays, entre les embûches créées par les hommes et les obstacles de la nature, et reliait tant bien que mal la Bosnie au reste du monde ; cette piste que les organisations internationales avaient baptisée « la route Diamant ». On trouve parfois cette mention sur les cartes de l'époque, dans les rapports et les reportages. Mais les habitants de Kladanj, Olovo, Srebrenica, Tuzla ne l'appelaient que « Put Spasa » : la route du salut.



# PREMIÈRE PARTIE

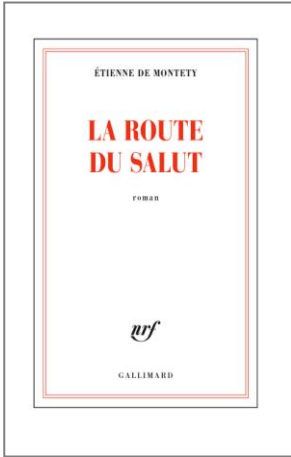


de votre témoignage. Pouvez-vous nous suivre, s'il vous plaît?

— Je vous demande quelques minutes... »

Guiraut et ses hommes reculèrent pour attendre dans l'entrée. Lydie s'assit à la table de la salle à manger.

Elle ouvrit la pochette et la vida. Elle reconnut le passeport de Joss, avec une photo qu'elle n'aimait pas. Ce n'était pas lui cet air dur, ce regard fixe. Il y avait aussi une boule de papier aluminium, une carte Orange et des cigarettes. Des documents écrits dans une langue étrangère et un livre épais, abîmé. Elle l'ouvrit et lut : « Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. »



# La route du salut Étienne de Montety

Cette édition électronique du livre  
*La route du salut* d'Étienne de Montety  
a été réalisée le 03 juillet 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070134441 - Numéro d'édition : 184487).

Code Sodis : N49564 - ISBN : 9782072446481

Numéro d'édition : 232678.